

sont tristes ! Des tours les protègent, qui furent construites « contre les Turcs », me dit le batelier. Les premiers fidèles et qui voyaient derrière les croyances du paganisme le travail du démon, n'auraient pas hésité à affirmer ce que je n'oserais pas nier, moi, absolument, que l'esprit de la vieille déesse est là, qui veut rester seul à sa place sacrée d'autrefois et dans la ruine de ses antiques honneurs. Toute cette ligne de terre qui va de Tarente à Reggio est pareille, comme frappée de malédiction par les Divinités qui la possédèrent et qui n'en sont point parties. Du moins ici, sur ce *capo Colonna*, est-ce une malédiction vraiment digne de l'Olympe antique, tant il s'y mélange de beauté.

XXVI

Reggio de Calabre, le 2 décembre.

Je m'embarquerai demain pour la Sicile que je vois là-bas, tandis que j'écris ces lignes, dresser par delà le détroit sa côte mystérieuse, ligne de montagnes nues et violettes sur lesquelles passe l'ombre des vastes nuages. Elles sont immobiles, et eux, ils courent toujours. Pour une minute, grâce à la magie de cette ombre flottante, la montagne semble bouger, elle semble vivre. Ils sont déjà loin et elle demeure. Je vois Messine à droite, ses palais blanchâtres, le phare plus au loin. Du côté où je me trouve, et si je suivais la rive italienne, à partir du quai de Reggio bordé de ses maisons roses, j'arriverais à Scylla, de dangereuse mémoire, et c'est, entre les deux terres, entre la péninsule et la sauvage côte de l'île, un large, un frémissant couloir de

mer où les grandes vagues bleues se heurtent et se crètent d'écume, où les navires se croisent, énormes paquebots couronnés de fumée, fins voiliers dont le grément se découpe en noir dans le ciel clair et qui penchent sous le vent, barques de pêche secouées rudement par la lame brisée. Je sais combien elle recèle de beautés, cette Sicile : — temples antiques encore intacts comme celui de Ségeste, cathédrales normandes rayonnantes de mosaïques comme celles de Monreale et de Cephalù, coins divins comme cet Oliveto, ce bois d'oliviers près du Zucco, plages solitaires et tragiques comme celle de Sélinonte, et je devrais être heureux de la voir là si près, d'autant plus que les dernières journées de mon vagabondage n'ont pas été favorisées du temps. De Catanzaro, tant célébrée par Lenormant, je n'ai gardé que la vision d'une ville sur une cime abrupte, avec une âpre, comme une cruelle végétation de cactus hérissée sur les pentes, — ville boueuse, trempée par la pluie, glacée de vent, où des Calabrais en chapeau pointu et des Calabraises aux jambes sordidement chaussées de jambières en velours bleu piétinent dans un cloaque. Et quel hôtel, comparable seulement aux coupe-gorge de l'abo-

minable Foggia! Vainement j'ai voulu, pour n'avoir pas perdu ma peine, — le voyage est si dur, de la Marina qui porte le nom de la ville à la ville même, — prendre quelques pages de notes locales en suivant au tribunal un procès de paysans. Les brutes à face humaine qu'il s'agissait de juger avaient eu, au coin d'un champ, une rixe plus ou moins sanglante, commencée par des coups de bâton et terminée par des coups de pistolet. Mais, coupables ou non, comme accusés et témoins répondaient au président en pur calabrais, les phrases qui eussent pu faire image ne m'étaient compréhensibles qu'à moitié. J'eusse pu me les faire traduire et les noter. Mais quoi! J'aurais déchiré ces notes aussitôt prises, comme toutes celles que j'avais, à d'autres voyages, griffonnées sur l'Espagne, sur les îles Ioniennes, sur l'Allemagne. J'ai trop couru le monde pour ne pas savoir ce que valent ces croquis de mœurs hasardés sur une seule expérience. Quand j'aurais montré, serrées sur ce banc d'infamie, les neuf sauvages bêtes à teint de bistre, l'avocat plaidant d'une gueule retentissante, et insultant les témoins à charge du nom de *cretini*, tandis que ses galfâtres de clients devenaient *questi galantuomini*, — quand j'aurais crayonné la figure du

président, fin, irritable, ex-magistrat du Nord, visiblement furieux de mal entendre le patois des paysans, et celle du procureur du roi, écoutant avec impassibilité de brutales allusions à ses vignes et à la qualité de ses vins, j'aurais dessiné un tableau d'après nature. Mais de quelle portée? Nous n'arrivons pas à bien connaître un ouvrier parisien, un bourgeois riche de la plaine Monceau, un noble de province. La preuve en est dans la divergence absolue des documents fournis par les romans d'analyse depuis soixante ans que Balzac a commencé de mélanger à l'étude des sentiments l'histoire des mœurs; et nous aurions la prétention, en trois mois, en six, en douze, de nous figurer des intérieurs d'âmes d'un autre pays! Plus j'ai voyagé, plus j'ai acquis l'évidence que, de peuple à peuple, la civilisation n'a pas modifié les différences radicales où réside la race. Elle a seulement revêtu d'un vernis uniforme les aspects extérieurs de ces différences. Le résultat n'est pas un rapprochement. La race en est, au contraire, plus difficile à pénétrer, l'identité des formes extérieures de la société nous cachant les oppositions du fond. Cela semble un paradoxe, mais vraisemblablement, nous nous connaissons

beaucoup moins les uns les autres, je parle entre nations, qu'aux temps où chacun vivait d'après sa coutume. Que j'ai travaillé pour ma part à comprendre l'âme anglaise, par exemple, en proie à ce goût de cosmopolitisme qui fut la folle passion, presque la manie de ma jeunesse! Les livres me l'avaient indiqué, et mon appétit de la culture m'y a tant poussé. J'ai vécu à Oxford avec des étudiants et des *fellows*, à Londres avec des littérateurs et des mondains, en Irlande avec des prêtres et des *landlords*, en Écosse et dans le *lake-district* avec des touristes et des négociants, des sportsmen et des campagnards, à Florence, à Venise, avec des esthètes. S'il me fallait résumer mes impressions, je serais forcé, je crois bien, de dire simplement qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, entre un Anglo-Saxon et un Gallo-Romain, un principe d'inintelligibilité réciproque, une diversité de structure mentale et sentimentale invincible, dont la cause m'échappe et que je ne saurais même pas bien définir, sans compter que d'Anglais à Anglais la différence est peut-être égale, quand il s'agit d'un Écossais et d'un Gallois, par exemple. Et voici que, sur le point d'achever un nouveau voyage en terre latine, je sens que mes ré-

flexions sur l'âme italienne, si je leur cherchais, à elles aussi, une formule, se résoudraient dans une même impuissance finale à un jugement définitif. A quoi bon tant s'évertuer alors de wagon en wagon, de paquebot en paquebot et d'hôtel en hôtel, pour aboutir à cette conclusion? Et je me souviens de ceux de mes confrères qui m'ont, comme Jules Lemaitre, taquiné avec plus ou moins de bienveillance sur mes habitudes de voyage. Avaient-ils donc raison? Oui, à quoi bon avoir tant couru le monde pour en rapporter cette certitude par trop naïve, qu'il y a vraiment des peuples divers et que la pression séculaire des hérédités et des milieux les a marqués d'empreintes probablement irréductibles?

Eppur si muove, — comme disait le savant qui a baptisé le bateau sur lequel je passerai le détroit demain, le vieux Galilée. Et pourtant je suis parti avec délice, il y a deux mois, et je repartirai, je le sens trop, avec le même délice, au premier souffle, et ce ne sera point par mode et *snobisme*, ni même pour le plaisir de dire : « J'ai été là, » ni pour écrire de nouvelles phrases. Que de routes j'ai suivies sans en rapporter une seule page! Ce ne sera point par

amour des sciences, n'en possédant vraiment aucune, je l'ai trop montré au cours de ce journal, ni même par goût de la psychologie internationale, quoique cet épigrammatique Lemaitre m'ait qualifié de « psychologue errant ». Je viens de dire que je ne crois aucunement à la valeur des observations de route. Mon grand ami Stendhal en est la preuve, lui qui a passé sa vie à enregistrer avec une si juvénile confiance des anecdotes recueillies dans des conversations de café! J'aime cependant ses livres, quoique à l'user j'aie constaté que rien n'en était strictement vrai, parce qu'il a eu la *sensation du voyage*, et je crois à cette sensation-là comme à celle du jeu, pour elle-même et sans autre raison que d'en avoir tant éprouvé la jouissance. En essayant de l'analyser, j'y trouve des éléments complexes dont je voudrais démêler quelques-uns, afin de donner à ces notes un peu incohérentes un dernier chapitre et qui en résume à peu près l'esprit épars.

Elle réside d'abord, cette sensation du voyage, dans ce pouvoir que possède seule l'absence de nous rendre à nous-même. Être loin, c'est être affranchi de tant de devoirs et de tant de misères, de tant d'habitudes lassantes ou douces! Dans la voiture qui vous

emporte, sur le pont du bateau, vous vous retrouvez seul et libre, non seulement de vos heures, mais de vos idées, de vos goûts, de vos rêveries, et le premier usage de cette liberté, c'est de vous rendre à la nature, à cette impression directe et animale des choses qui s'efface, qui s'émousse si vite, dans l'accoutumance des villes. Pour que vous aimiez à voyager, il faut que vous soyez demeuré sensible à ces splendeurs journalières que la littérature n'a pu gâter en les décrivant, parce qu'elle n'a jamais pu qu'en copier une pâle image. Il faut que vous aimiez à regarder le vaste, l'incorruptible ciel, la mouvante mer, la forêt onduleuse, la gracieuse ou farouche montagne, et, pour éclairer ce décor immortel, les jeux changeants de la lumière du jour et le palpitant éclat des étoiles de la nuit. Ne dites pas que ces splendeurs visibles vous sont trop connues. Depuis des mois vous les oubliez, en proie aux soucis de l'existence affairée et quotidienne. L'homme vous les cache, votre ami le plus cher quelquefois; d'autres fois, votre ennemi. Osez revenir à elles. Vous les retrouverez qui vous attendent. Qui a pu courir un peu cet immense monde et ne pas se sentir capable de ces émotions uniques, si simples, si pénétrantes,

qui furent celles de notre première jeunesse : entendre par un après-midi d'été le bourdonnement, dans un bois, de la vie universelle, le soupir confus de la terre sous la chaleur et comme sa germination, — regarder par dessus le bastingage du bateau la côte disparaître et l'infini des flots se déployer sous la lune qui monte? Certes, elles sont toujours à votre portée, ces émotions, mais vous devez, pour les rapprendre, vous donner à elles, comme vous devez vous donner aux arts pleinement pour en éprouver l'envahissante fièvre. Ne dites pas non plus que vous avez le Louvre et son étonnante galerie. Avouez que vous n'y montez guère, et vous n'avez pas si tort. Les œuvres des maîtres veulent, pour être comprises, un recueillement que vous n'aurez jamais à Paris, entre deux de vos innombrables devoirs de métier ou de société. L'absence vous l'impose, ce recueillement, malgré vous, et puis les œuvres d'art veulent aussi être vues dans l'endroit où elles furent composées, sous le ciel qui les vit naître. Les modèles que les peintres ont copiés vont et viennent encore dans les rues : en Lombardie, les Hérodiades chères à Luini; à Venise, les dogaresse de Titien et de Véronèse; à Parme, les gracieuses Madones de

Corrège ; à Florence, les nymphes de Botticelli. L'Hérodiade vend quelquefois des allumettes et du tabac, la dogaresse aune du ruban, la Madone est épicière, la nymphe blanchisseuse ; le Saint Sébastien, qui semble descendu d'une fresque ombrienne, vous sert du foie de volaille ou des œufs frits dans un restaurant de campagne. Il n'importe. La vision sublime que les grands peintres ont su se former d'après le type à travers les déchéances du métier, s'impose à vous, comme aussi la biographie de ces peintres s'anime, et celles des écrivains dont vous visitez la maison, et celles des princes dont vous contemplez le château. Le goût qui attache si fortement le vulgaire à la matérialité des objets touchés par les héros n'est pas un simple préjugé. Notre imagination prend son point d'appui dans les sens, et pour nous figurer le passé, le contact physique est presque nécessaire. Céder à cet attrait sans en discuter la finesse, quelle meilleure méthode pour renouveler en nous le rêve des temps anciens, pour galvaniser ce qui n'était que lettre morte, vaine et froide nomenclature, pour opérer ce miracle de résurrection, où Michelet, cet admirable esprit-faux, faisait si justement, par exception, consister toute l'histoire ?

Sensations d'histoire, sensations d'art, sensations de nature, — quand vous avez laissé, pendant des semaines, ces trois courants déborder, jouer à leur gré sur vous, il se produit dans votre être intime un phénomène particulier qui explique pourquoi chaque long voyage se termine sur un changement secret de votre personne, presque toujours améliorée, devenue plus grave, plus résolue à la tâche du travail intérieur, plus religieuse enfin, si l'essence de la religion consiste dans la bonne volonté. Il y a deux efforts également difficiles pour un civilisé et qu'emporte le tourbillon brûlant, desséchant, des cités modernes. Ils semblent contradictoires, et ils sont rendus si difficiles par un même défaut de solitude. Vivre sa vraie vie, sentir son vrai « moi », c'est le premier de ces deux efforts. Mettre à leur vraie place les petites misères de sa propre destinée, c'est le second. Le voyage, qui nous restitue à nous-même, nous apporte aussi ce bienfait qu'en déployant autour de nous les tableaux immenses et mouvants de la vie, il nous apprend à nous considérer de cette manière *cosmique* où réside le plus puissant principe d'amélioration. Marc-Aurèle disait : « Il faut contempler le cours des astres comme si nous étions emportés dans

leurs révolutions. Il faut sans cesse penser aux changements des éléments les uns dans les autres. *Ces sortes de considérations purifient les souillures de la vie terrestre...* » Et Platon : « Quand on discourt sur l'homme, il faut envisager *les choses de la terre comme d'un lieu élevé* : troupes, armées, labourage, noces, réconciliations, naissances, morts, tumultes des tribunaux, contrées désertes, nations barbares de toutes sortes, fêtes, lamentations, foires, toute cette confusion de mille choses, toute cette harmonie formée de contraires... » Ce travail de perspective et d'ensemble, le voyage le rend plus facile par cet élargissement qu'il impose à notre horizon. Le chétif univers que nous sommes dans l'autre univers, la fragile durée de notre destinée, la mesquinerie insignifiante des passions individuelles dont nous souffrons, la pauvreté des accidents qui nous blessent, le peu que représente dans la vaste suite des âges le tumulte contemporain, nous le sentons à plein cœur, et à plein cœur aussi ce besoin, cet appétit des choses éternelles, la plus antique, la plus sûre garantie de notre destinée d'outre-tombe. Ce n'est pas sans raison que les Pères de l'Église, qui restent les princes des psychologues et des moralistes, malgré le fatras mi-

croscopique de notre science actuelle, ont comparé la vie humaine à un voyage, et l'homme qui doit mourir à un passant qui s'achemine vers sa fixe demeure.

... Hier, après que le train qui m'amenait à Reggio eut doublé ce cap que les marins baptisent du nom saisissant de Spartivento, l'éparpilleur des vents, le soir commença de tomber sur la grande mer et le ciel de s'empourprer à l'occident, et tout d'un coup, j'aperçus devant moi, par delà cette mer, surgir une colossale masse sombre, blanche de neige et chargée d'une couronne de nuages, — vapeurs du ciel, vapeurs du fumant cratère? C'était l'Etna. Le monstrueux géant, le formidable monstre exterminateur se dressait dans l'ensanglantement du soleil tombé. La côte qu'il domine était cependant le terme de ma route, l'oasis assurée de mon hiver, et elle me fit peur une minute par cette majesté sinistre. Voici que cherchant une analogie aux idées sérieuses qui viennent de naître en moi, je trouve que cette fixe demeure vers laquelle nous nous acheminons tous, pourrait avoir son symbole dans cette approche d'une île de repos annoncée par un géant d'épouvante. — Pardonnez-moi, lecteur ami, et qui

avez bien voulu me suivre jusqu'ici à travers un tel vagabondage de faits et de pensées, de vous quitter sur cette image un peu grave pour conclure des pages de dilettantisme facile. Le sage a dit : « Tout ce qui finit est court... » et tout ce qui finit, aurait-il pu ajouter, est triste, même un doux et paisible pèlerinage à travers une terre de Beauté. Mais c'est la vie, cela : un soupir à donner à ce qui fut et un sourire à ce qui sera. — Disons-le donc ensemble, ami lecteur, cet adieu à Reggio, la ville rose, ce bonjour à Messine, la ville blanche!

FIN

TABLE

I. — Volterra, le 21 octobre 1890.....	3
II. — Volterra, le 22 octobre.....	7
III. — Volterra, le 23 octobre.....	19
IV. — Colle, le 24 octobre.....	30
V. — Sienne, le 25 octobre.....	35
VI. — Sienne, le 26 octobre.....	44
VII. — Monte Oliveto, le 29 octobre.....	54
VIII. — Pienza, le 31 octobre.....	67
IX. — Montepulciano, le 1 ^{er} novembre.....	79
X. — Chiusi, le 2 novembre.....	89
XI. — Città della Pieve, le 3 novembre.....	99
XII. — Orvieto, le 4 novembre.....	108
XIII. — Pérouse, le 6 novembre.....	122
XIV. — Assise, le 10 novembre.....	135
XV. — Ancône, le 13 novembre.....	148
XVI. — Foggia, le 15 novembre.....	166
XVII. — Lucera, le 16 novembre.....	180

XVIII. — Bari, le 18 novembre.....	192
XIX. — Brindisi, le 19 novembre.....	214
XX. — Lecce, le 20 novembre.....	228
XXI. — Lecce, le 22 novembre.....	242
XXII. — Lecce, le 24 novembre.....	266
XXIII. — Tarente, le 26 novembre.....	282
XXIV. — Tarente, le 28 novembre.....	299
XXV. — Crotone, le 30 novembre.....	311
XXVI. — Reggio de Calabre, le 2 décembre.....	327

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

Rue Garancière, 8.

